
Wendall Utroi

Comme un phare
dans la tourmente

Conception de la couverture : Lis

Correctrice : Sophie RUAUD

L'envol des mots

© Wendall Utroi

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce roman.

Comme un phare dans la tourmente

*À mon grand-père, forgeron de mon être,
un homme simple et bon, que j'aimais tant.*

SOMMAIRE :

Chapitre 1	10
Chapitre 2	21
Chapitre 3	29
Chapitre 4	50
Chapitre 5	66
Chapitre 6	73
Chapitre 7	83
Chapitre 8	92
Chapitre 9	100
Chapitre 10	105
Chapitre 11	116
Chapitre12	121
Chapitre13	125
Chapitre 14	135
Chapitre 15	147

Chapitre16	157
Chapitre 17	168
Chapitre18	179
Chapitre 19	185
Chapitre 20	204
Chapitre 21	214
Chapitre 22	223
Chapitre 23	235
Chapitre 24	244
Chapitre 25	250
Chapitre 26	264
Chapitre 27	273
Chapitre 28	281
Chapitre 29	290
Chapitre 30	295
Chapitre 31	301

Chapitre 32	313
Chapitre 33	321
Chapitre 34	330
Chapitre 35	341
Chapitre 36	347
Chapitre 37	355
QUELQUES MOTS DE L'AUTEUR :	366
MES AUTRES ROMANS :	369

Chapitre 1

Allongé sur ce lit métallique, Martial n'ignorait pas que le temps qu'il lui restait à vivre s'évaporait. La pâleur des murs et du plafond de sa chambre d'hôpital devenait nauséuse ; un blanc laiteux, froid, impersonnel et morose. On dit que la pureté s'accommode de cette couleur, mais elle l'oppressait et l'étouffait, comme l'opalescence des matins d'hiver entre clairs-obscurs, moments où la lumière se fond avec la nuit, incertaine.

À soixante-dix ans passés, jamais il n'aurait aspiré à ressembler à ces petits jeunes des cités ; jamais il n'aurait rêvé d'éclabousser les cloisons de mille teintes, d'y graver ses initiales en lettres de feu, ainsi que les jours échus en chiffres romains.

Tout dans cette pièce l'horripilait, des meubles en fer d'un gris éteint, sans vie, sans patine, jusqu'au revêtement de sol lugubre. Le summum se matérialisait en ce plafond digne d'un linceul... l'antichambre de la mort comme il la nommait. Pour couronner le tout, il maudissait l'unique fenêtre barreaudée, impossible à ouvrir... aux antipodes de ses principes.

La semaine dernière, il s'était aventuré près de cette grille pareille à celles des prisons, assis dans son fauteuil roulant. Il avait entrevu les silhouettes chétives d'autres patients, en face, dans l'aile ouest, sans doute tous aussi livides que lui. Cela lui avait retourné l'estomac, depuis, il redoutait d'y apercevoir son reflet et il ne s'y arrêtait plus.

Rien ici ne satisfaisait ce vieillard malade. Martial, homme de la campagne, le visage labouré par le froid et le soleil, comme autant de sillons sur une terre aride, vivait aux quatre vents. Sa vie résidait dans les grands espaces, les animaux et les plantes, les brumes matinales qui sentaient la rosée et l'herbe humide, la cueillette des champignons et le fruit du travail.

Son regard, endurci par de larges sourcils désordonnés, fustigeait régulièrement l'horloge qu'il entrevoyait dans le couloir. Seize heures... seize heures cinq... seize heures quinze. Les minutes s'installaient, traînaient, se lamentaient, poussives. L'homme s'impatientait, et pourtant, il savait que sous peu, il lâcherait pied et céderait sa place. Il était la preuve que l'on pouvait, à l'aube du dernier coucher de soleil, prier pour que le temps s'envolât. Il connaissait le prix d'une seconde, mais à quoi bon ? Seize heures trente, enfin, son petit-fils Antoine se présenterait bientôt, comme chaque jour en sortant du collège.

Plus que quelques minutes pour enquiquiner les infirmières de l'étage... Il se saisit du boîtier d'appel d'urgence, et l'actionna tout en braillant :

— Hé ! Tas de fainéants, j'veux uriner ! ... Aucune réponse, il insista : vous m'entendez ? ... M'en fous, j'veins pisser dans mon lit !

Martial aimait bien le personnel de l'hôpital, mais il fallait bien remplir le gouffre de l'ennui qui frétillait sous ses pieds. Et puis, il n'avait jamais démontré de pure

méchanceté envers eux. Un bruissement de pas agacés résonna dans le couloir.

— Alors monsieur Dufour, vous avez décidé de jouer le poil à gratter aujourd'hui ? L'infirmière se présenta, le sourire moqueur.

— Ah... mais c'est toi Pauline ! Il est parti le jeune morveux ?

— Qui ça ? Pierre ? Questionna-t-elle, en regardant par-dessus ses lunettes.

— Oui Pierre, ce grand dindon de trois mètres de haut. Tu ne sais pas qu'il m'a encore refile ses biscottes ce matin, il savait bien pourtant que je voulais du pain !

— Allons, vous savez bien qu'il s'absente pour ses leçons de conduite !

— Ouais, eh ben, il ferait mieux d'apprendre à différencier une biscotte d'une tartine... il a été élevé aux céréales, j'en mettrais ma main au feu !

— Ne jouez pas les bougons ; votre régime vous interdit le pain.

Martial était de ceux qui plaisantaient en arborant un air sérieux sans faille, sans laisser imaginer une seconde qu'il endossait un rôle ; celui du vieux grincheux. Il fronçait les sourcils, pinçait les lèvres, et regardait avec insistance son interlocuteur, sans un mouvement de cil. L'infirmière, qui en avait vu d'autres, joua sur sa corde sensible :

— Patientez encore un peu, votre petit-fils ne va pas tarder. Il passe tous les soirs, j'ai rarement vu ça ! lança-t-elle, persuadée qu'il se calmerait.

— Oui, un bon petit... et... il n'a pas toujours été heureux le bonhomme.

Quand le vieil homme parlait de son petiot, son visage s'adoucissait, pourtant mal rasé, le cheveu hirsute, les rides d'amertume profondes ; rien ne laissait transparaître un début de métamorphose, sauf peut-être un pétilllement dans le regard, et un menton qui se relevait. Cela le rendait beaucoup moins rustre qu'il ne voulait paraître. Il ne pouvait s'en empêcher, il aimait cet enfant, l'appréciait, le chérissait, et rien, pas même ses mises en scène, ne parvenait à dissimuler l'amour qu'il portait à ce gamin.

— Bon, je vous emmène à la salle d'eau, monsieur Dufour, ajouta l'infirmière en se rapprochant un peu du lit.

— Non, laisse tomber, ta gentillesse te perdra. Je prendrai le pistolet, de toute façon, ça m'a coupé l'envie. Il se redressa d'un coup, et d'un ton enjoué lança :

— Ah, v'la mon petiot ! Allez, Pauline, file piquer quelqu'un d'autre, je t'appellerai lorsque mon heure viendra !

— Papi ! Comment oses-tu dire des trucs pareils ! protesta l'adolescent qui venait d'entrer dans la chambre. Grand, mince, aux mèches blondes rebelles qui dissimulaient en partie un visage fin, il posa son sac sur le fauteuil près du lit. L'infirmière lui adressa un clin d'œil, et sortit sans rien ajouter.

— Alors Antoine, quoi de neuf ? Et les cours, comment ça s'est passé ?

Le garçon s’approcha du lit, se pencha et embrassa son grand-père sur la joue :

— Ne change pas de conversation ! Tu devrais cesser de jouer les vieux papis aigris avec eux, ils te dorlotent et prennent soin de toi avec gentillesse.

Le vieil homme ne releva pas, et poursuivit :

— Comment se porte ta mère ?

— Tu sais bien... Un coup, ça va, un coup, ça ne va pas. Elle te fait des bisous, elle m’a dit de te dire qu’elle ne passera pas ce soir.

La complicité entre ces deux êtres transpirait dans les regards ; faite d’écoute, de patience et de respect mutuel. Antoine, soucieux, questionna :

— Comment te sens-tu aujourd’hui grand-père ?

— Ça va, t’inquiète ! J’espère rentrer vite à la maison. Si seulement ces vampires arrêtaient de me pomper le sang toutes les cinq minutes, je pourrais tenter de récupérer ! lança-t-il avec un sourire qui se voulait insouciant, mais qui ne trompait pas.

— Il t’a dit quoi le médecin ?

— Comme d’habitude, qu’il fallait attendre les examens, continuer le traitement et blablabla, le discours habituel !

La conversation se poursuivit sur les petits tracas et anecdotes scolaires d’Antoine, pas très folichons aux yeux du garçon, mais qui intéressaient son aïeul. Vers dix-huit heures, alors que le ciel rougissait, il le salua en promettant de revenir demain, après les cours.

Martial était entré dans ce service il y avait déjà un mois avec un cancer qui se généralisait. Ses passages répétés en centre hospitalier, la chimiothérapie et les traitements à outrance n'y avaient rien changé. Son médecin lui avait demandé d'accepter ce nouveau séjour, son état de santé s'étant soudain dégradé. Dans ce laps de temps, il avait perdu, outre tout espoir de rémission, une dizaine de kilos. Homme robuste, il sentait tout de même ses forces l'abandonner. Jamais il ne montrait à qui que ce soit la moindre faille, souffrant en silence, un peu à l'image du vieux chêne qu'il admirait depuis sa maison, et qu'il voyait dépérir d'année en année. Le paysan encaissait les changements de son corps en s'accrochant avec une obstination qui forçait le respect. Il ne lâchait pas prise, pas d'un pouce, avec le secret espoir de voir grandir son petit-fils. En cela, il puisait sa force dans un combat perdu d'avance.

Martial reposa sa tête contre l'oreiller, et replongea dans ses pensées. Sa fille Mylène vivait chez lui avec Antoine depuis cinq ans maintenant, un malheureux accident ayant causé la mort de son mari, père de leur fils unique. Il ne regrettait pas Alex, son gendre. À dire vrai, il ne l'avait jamais porté dans son cœur. Trouver un seul point positif concernant cet homme ressemblait à un tour de force, hormis le fait qu'il était à l'origine de la naissance de son petit-fils. Même s'il aimait à en douter.

Alex s'était présenté devant la maisonnée un été, avec sa décapotable, il avait charmé et enlevé sa fille avec une facilité déconcertante, elle qui rêvait de sortir de ce trou perdu comme elle le claironnait sans cesse. Il l'avait emmenée à la fin de ses vacances pour rejoindre la capitale.

Martial, paysan dans cette ferme que sa famille possédait depuis cinq générations, amoureux de la terre et de la nature, n'était pas parvenu à comprendre sa progéniture. Il ne supportait pas l'idée qu'elle vive avec cet individu, et encore moins à Paris. De temps à autre, il culpabilisait, il se sentait un peu responsable ; trop sévère, trop strict, vieux jeu, tout cela pour le bien de sa fille, en tout cas, il s'en persuadait. Cette enfant unique matérialisait le lien qui le rattachait toujours à sa femme défunte.

Veuf depuis bientôt quinze ans, aucun esprit féminin ne venait plus arrondir les angles vifs de son caractère de vieil endurci. Certes, Anne, la cuisinière et femme de ménage, rôdait dans la maison, mais jamais elle ne se serait permis la moindre incartade dans la vie du fermier. Surtout depuis qu'elle avait tenté de le séduire ; un jour où le soleil chauffait les prairies et les corps, elle avait déboutonné son chemisier, lui ouvrant son cœur en battant des cils. Il avait tout de suite remarqué la manœuvre, et d'un ton sec l'avait remise à sa place sans vergogne. Le verbe assassin, il lui avait lancé qu'il cultivait les céréales et qu'il n'envisageait pas de se reconverter dans la vache laitière. Blessée, elle avait vite

réajusté sa blouse, et s'était précipitée dans la grange pour y verser quelques larmes.

Elle connaissait l'amour sans faille que portait son patron à sa veuve, mais, amoureuse en secret, elle espérait le sortir de sa tristesse.

Feu son gendre, Alex, se caractérisait comme un irresponsable, incorrect et vulgaire, il ne respectait rien, ni même sa propre image. Ce ne fut qu'à l'annonce de la future naissance d'Antoine que l'agriculteur, la mort dans l'âme, accepta de discuter avec l'énergumène. Les tourtereaux convolèrent en noces quelques semaines plus tard, Mylène se sentait pousser des ailes, un ange au paradis.

La première année de cette union respirait le bonheur, l'enfant était arrivé en bonne santé, la mère se portait à merveille. Le père, malgré son inactivité, ne manquait pas d'argent, ses parents aisés le soutenaient, mais surtout ils le pourrissaient. Mylène prit la décision de ne pas baptiser son fils, ce qui chagrina une nouvelle fois le patriarche. Conservateur dans l'âme, il tenait plus à la coutume qu'au symbole religieux, une occasion de voir sa fille et son petit-fils disparaissait, et cela, il peinait à le digérer.

Cette année-là, il ne reçut que peu de nouvelles d'eux, il ne compta que trois lettres de Mylène avec une seule malheureuse photo.

Au troisième anniversaire d'Antoine, le bonheur fit de nouveau son apparition dans la petite exploitation. Mylène avait débarqué du train avec son fils, et était restée quelques jours chez son père. Alex s'était gardé de

se joindre au voyage ; il entamait un nouvel emploi, et ne pouvait donc pas s'absenter.

Cela n'avait pas ému un instant le vieil homme, qui au contraire, se réjouissait de cette carence.

L'année suivante, les premiers doutes et soupçons de Martial commencèrent à poindre, sa fille venait pour de longs week-ends avec Antoine, de plus en plus souvent, mais jamais accompagnée de son mari. Une fois, il lui en fit la remarque. Elle ne nia pas, mais elle prétextait que l'accueil glacial que réservait son père à Alex et les nombreux contentieux depuis le début de leur rencontre motivaient cette décision. Ce petit manège dura encore une bonne année, puis un matin, le téléphone de la maison, qui restait toujours muet, résonna dans le salon. On annonça à monsieur Dufour l'entrée aux urgences de sa fille, elle s'était cassé une jambe en tombant dans les escaliers, et devait subir une opération délicate.

Martial recueillit chez lui son petit-fils, le temps de l'hospitalisation et de la rééducation. Il demanda à sa gouvernante de loger quelque temps à la ferme, il n'avait jamais su trop comment s'y prendre avec les enfants, encore moins quand ils n'avaient que cinq ans. L'insistance de Mylène, qui avait presque supplié pour que son père garde son garçon, ne le choqua pas outre mesure.

Mais le lendemain de l'arrivée du petiot, Anne profita de ce qu'il dormait pour parler en privé avec son employeur. Elle avait constaté lors de la toilette du gamin plusieurs hématomes sur le corps. Un sur la fesse gauche qui courait sur dix bons centimètres, un autre sur la cuisse

droite, puis un dernier en bas des côtes qui arrachait des grimaces au garçonnet.

Elle avait d'abord cru à la chute dans les escaliers avec sa mère, mais en posant la question, Antoine était resté sans voix, ce qui l'avait intriguée. Son grand-père avait trouvé le fiston renfermé à son arrivée, mais il avait imputé cela au fait que sa mère ne l'accompagnait pas.

Il n'en parla pas ce jour-là avec le petit, mais le lendemain, tandis qu'ils nourrissaient les volailles dans leur enclos, le papi s'aventura à poser quelques questions. Antoine finit par indiquer avec ses mots que les coups pleuvaient sur sa maman et lui à la maison, ce qui retourna le cœur du vieil homme et lui fit serrer les poings.

Plus il observait son petit-fils et moins il s'imaginait possible de frapper un ange si beau et si calme. Tout dans ce garçon l'émerveillait, ses cheveux blonds, dorés comme les blés, sa bouche aux lèvres effilées, mais surtout ce regard d'un bleu infini, un peu perdu. Comment pouvait-on battre un enfant ? Il représentait tant de fragilité, d'innocence, de pureté, d'insouciance, il ne comprenait pas.

En remontant la courte pente vers la ferme, son petit-fils glissa sa main dans la sienne, sans rien dire, il fut ému en percevant la chaleur des doigts chétifs. Ils avançaient tous deux à pas mesurés, profitant de ce moment de légèreté.

Ces actes odieux perpétrés sur sa descendance, sa fille, son petit-fils, tournaient en boucle dans sa tête... les

mâchoires serrées, il aurait aimé rosser son gendre. Certes, il portait le poids des ans, mais ses muscles noueux, son poing de granit auraient eu vite raison de ce freluquet à qui il aurait volontiers offert une volée de bois vert.

Puis, une pensée malsaine et horrible s'insinua dans son esprit ; après tout, Mylène, elle, l'avait bien cherché. Elle avait la capacité de se défendre, de protéger son enfant, de s'enfuir loin de cet homme immonde, de quitter Paris, de revenir à la ferme, mais elle n'en avait rien fait. Il n'avait jamais cessé de la prévenir, il lui avait dit et répété de se méfier de ce coq prétentieux. Quelque part, il la trouvait tout aussi responsable. Il chassa cette idée de sa tête, et saisit le petit dans ses bras pour les derniers mètres.

Les premières heures de la matinée suivante se passèrent chez le médecin de famille du village voisin, le rendez-vous pris la veille garantissait de ne pas trop attendre. Les coups dataient de quelques jours, aucune fracture à déplorer, et les soins se résumaient à peu de choses. Il préconisa de la pommade, en alternant avec quelques cataplasmes de glace, cela finirait par effacer les marques bleues sur le corps frêle du garçon.

Martial, en entendant le docteur confirmer qu'il s'agissait probablement de violences, sentit son sang bouillir, il fallait réagir...

Chapitre 2

Le décès de son épouse avait laissé des traces indélébiles, Martial était homme à n'aimer qu'une seule femme, et ce, pour l'éternité. Une chose qu'avait éludée la pauvre Anne lors de sa tentative d'approche malhabile. Il avait placé en cette union, la réalisation et l'aboutissement de sa vie, se sentant chéri, épaulé, compris, et aimant en retour sans compter. Aucune autre femme ne pouvait rivaliser avec son épouse, il en avait la ferme conviction.

Elle s'était éteinte dans un claquement de doigts, quelques années avant la naissance d'Antoine. Un déclin si rapide qui laissait une plaie profonde, elle saignait toujours aujourd'hui. Le vide qu'elle avait laissé faillit englober son goût de vivre, il se serait bien pendu au vieux chêne, mais il pensait à sa fille, sa seule raison de résister à cet appel macabre.

...

— Monsieur Dufour ! Le souper ne demande qu'à être servi !

Une légère odeur de haricots verts vint chatouiller ses narines.

— Bonsoir, vous m'apportez quoi encore ? lança-t-il en regardant l'assiette. De la bouffe de cosmonaute j'imagine ! Vous espérez vraiment que je mange ça ? Je me demande si mes poules en voudraient.

— Allez ! Ne jouez pas les ronchons, vous allez voir, vous allez vous régaler, c'est excellent, c'est du nanan, et puis, il faut penser à retrouver des forces, hein !

La femme de salle avait prononcé cela en montant dans les aigus, un peu d'une façon enfantine, et cela agaçait Martial.

— Vous me prenez pour qui ? Un vieux gâteux ? Pas encore ! Tu veux pas changer ma couche et me filer le biberon en prime ?

La dame expira avec bruit par le nez, et se plaignit :

— Qu'est-ce que vous pouvez être désagréable quand vous vous y mettez ! Attention, ça brûle !

Elle posa le plateau sur la table roulante qu'elle avança jusqu'à Martial près du lit, puis quitta la chambre à grands pas, vexée ou pressée.

Le vieil homme bougonna tout seul : *attention, ça brûle ! Nanani... nananère...* Il mangea, bon gré mal gré, repoussa doucement la tablette et se cala du mieux qu'il put contre son oreiller, il ferma les yeux et reprit le cours de ses pensées.

...

En sortant de chez le médecin, de retour vers la maison, Antoine s'était adressé à son grand-père, la voix tremblante.

— Elle est où maman ?

— Elle reste à l'hôpital mon grand, elle se soigne, les docteurs vont lui offrir une jambe toute neuve.

Ne t'inquiète pas ; elle va bien, nous l'appellerons tout à l'heure, une fois à la ferme. Si tu veux, tu lui diras coucou !

Martial peinait à discuter avec l'enfant, cherchant des mots que l'enfant comprendrait, mais le petit homme semblait plus intelligent qu'il ne le montrait. Voir cet être sans défense, ainsi couvert d'hématomes, le rendait fou de colère, lui qui n'avait jamais levé la main sur personne ne comprenait pas. La rage courait dans ses veines, elle gonflait son cœur de haine, le nourrissait d'épines, oui, il aurait aimé le rosser, le gendre, pour lui passer à jamais l'envie de recommencer.

Ils montèrent dans le bus qui venait de stationner. Antoine, qui, l'esprit vif, avait très bien saisi la conversation dans le cabinet du médecin, poursuivit à voix basse en prenant place sur son siège :

— Papa, y'est méchant... y frappe toujours moi et maman. Pourquoi y'est méchant papa ?

Martial, de sa main râpeuse, prit celle de son petit-fils qu'il serra avec tendresse dans la sienne. Le patriarche n'avait pas de réponse, et il n'en donna pas. Lui, ce paysan endurci par la terre, pétri par le travail et l'effort, aguerri par les hivers rigoureux et les étés de plomb, ne trouvait pas quoi dire. Pourtant, il en savait des choses, de celles que seule la nature apprenait aux hommes, de ces expériences, qui, accumulées au fil des années, rendaient les gens plus forts. Cette fois, il se sentait démuné. Il plongea son regard vers la vitre, et observa les collines s'effondrer, le paysage se liquéfier. Lui, si fort, prenait conscience de sa faiblesse.

Il perçut une pression sur sa main, puis la tête du garçon se poser contre lui. Le cœur du vieil homme saignait, rattrapé par l'étreinte du destin, un frisson lui parcourut l'échine. La vie venait de l'emporter sur son mal d'amour, il s'occuperait désormais de cet enfant qu'il avait presque renié à sa naissance.

À leur retour, ils trouvèrent Anne aux fourneaux, qui préparait le repas, vêtue de son tablier noir. Un parfum de bouillon de poule planait, et la colonne de vapeur qui s'élevait au-dessus de la marmite embuait toute la cuisine. Les vitres, baignées de condensation, filtraient la lumière qui donnait à la pièce des airs de laboratoire clandestin, où l'on distillait un breuvage interdit, ou une recette oubliée de tous.

Martial souleva l'enfant et l'assit en douceur sur le tabouret en bout de table, place réservée à l'accoutumée au chef de maison. Anne, tout en épluchant son navet, tourna la tête et profita de cette scène surnaturelle. Elle esquissa un sourire, qu'elle réprima vite quand elle se rendit compte que le paysan la dévisageait.

— Fais-lui donc une grosse tartine au gosse, tu vois bien qu'il n'attend que ça, grommela-t-il, il n'est pas plus épais qu'une mésange !

— Enfin, monsieur, il est presque onze heures et le repas sera bientôt prêt !

— Tu as faim ? demanda le papi, d'une voix qu'il cherchait à adoucir.

L'air penaud, la tête dans ses godillots, du bout des lèvres, Antoine marmonna.

— Un ti peu.

— Tu vois bien qu'il a faim, fanfaronna Martial, le front glorieux.

— Allez Anne, ne te fais pas prier, apporte le fromage blanc, moi aussi j'ai un petit creux, et puis on peut déjeuner un peu plus tard.

Anne crut défaillir, elle n'en revenait pas, déroger à la sacro-sainte heure du repas, lui qui, à deux minutes près, hurlait que midi, c'était midi. L'ancien sortit son couteau de la poche de son pantalon à grosses côtes de velours, et le posa sur la table. Il sourit au gamin, s'installa à côté de lui sur la seule chaise bancale de la cuisine. Elle penchait à cause d'un pied plus court posé sur une tomette fendue, cela la rendait instable. Martial s'adonna à quelques pitreries, fit semblant de tomber et arracha des rires cristallins au petit garçon mélancolique. Une joie si communicative que la gouvernante se laissa gagner par l'euphorie.

Martial s'enchantait de voir l'enfant partager ce moment de bonheur ; pas peu fier de sa diversion, il passa sa large main dans la fine chevelure dorée du chérubin, un geste tendre, venu du fond de son âme. Ce repas impromptu dura plus longtemps que prévu. L'homme ne parvenait pas à détacher son regard de ce petit bout qui illuminait son monde. Sans même s'en rendre compte, il tapotait la pointe de sa lame sur la vieille table de chêne, ce qui impressionnait le garçon. Anne s'en aperçut, et tout en s'essuyant sur son tablier, ne put retenir une remarque :

— Allons ! Monsieur, vot'couteau, ça se fait pas, regardez les yeux que fait le gamin !

Il grimaça, replia son opinel, et le cala dans sa poche. La maison sentait bon, la vie reprenait ses droits, le printemps s'annonçait précoce, les âmes refleurissaient.

Peu avant midi, il appela sa fille :

— Mylène, c'est papa, comment vas-tu ?

— Bien, un peu fatiguée, ils ont encore changé d'avis, on dirait qu'ils ne prévoient plus de m'opérer. Comment va Antoine ?

— Il va bien, rassure-toi. Comment ça, il n'y a plus d'intervention ?

— Les médecins réfléchissent.

— C'est plutôt une bonne nouvelle. Si je t'appelle, c'est aussi un peu au sujet du petit, figure-toi, je sais ce qu'il se passe chez toi, je sors de chez Roseland, le docteur du village.

Martial maîtrisait mal sa voix, elle vibrait, laissant filer des trémolos. Il inspira et poursuivit :

— Il est formel, et le petiot... il s'est confié.

Antoine s'était levé et trépignait aux pieds de son papi.

— Mylène, je te passe ton garçon, il veut te parler on dirait.

Le petit saisit d'une main malhabile le téléphone, tirant un peu sur le cordon entortillé.

— Bonjour maman...

— Bonjour mon chéri, comment vas-tu mon cœur ?

— Ça va !

— Tu es gentil avec ton grand-père ?

— Oui, on a fait du bus !

— Du bus, c'est super ! Tu n'as pas eu peur ?

— Non, c'est drôle.

— Je rappellerai bientôt. Je te fais de gros bisous, repasse-moi papi mon cœur.

— Oui, bisous maman, je t'aime gros !

— Je t'aime gros aussi mon ange.

Cette petite conversation avait semblé apaiser Antoine, il tendit le combiné à son papi et courut se rassoir sur son tabouret.

Mylène bafouillait :

— Papa ? J'aurais aimé t'en parler, mais c'est tellement difficile, et puis Alex peut être si gentil en dehors de ses crises, mais ces derniers temps cela a empiré et il s'est mis à frapper Antoine.

Martial interrompit sa fille :

— C'est donc lui qui t'a fait ça ? ... C'est lui n'est-ce pas ?

Le silence se fit au bout du fil, et désormais, seul le bruit du bouillon lui parvenait aux oreilles.

— Oui, c'est lui, mais je suis certaine qu'il ne le voulait pas ! réagit-elle, en sanglots. Je l'aime papa ! Mais Antoine... Je te laisse, on frappe... c'est peut-être Alex.

Elle raccrocha. Martial, restait là, sans un mot, le téléphone dans la main, le cœur meurtri, engoncé dans

l'effroi, sidéré par cette nouvelle qui le torturait. Il reposa le combiné d'un geste mécanique.

Chapitre 3

Un son strident sortit Martial de la torpeur dans laquelle il s'était laissé glisser, un bruit répétitif et désagréable. Il entrouvrit les paupières, dégagea son bras coincé sous le drap et s'aperçut que le téléphone de la chambre sonnait. Il jeta un œil sur la maudite pendule du couloir, elle marquait 19 h. Il se saisit de l'appareil posé sur la table de chevet, et décrocha.

— Allo ?

— Papa, c'est Mylène, je voulais te dire que je ne pourrais pas venir aujourd'hui, Antoine a dû te passer le message ? Parfois je me demande s'il ne vit pas dans les étoiles, surtout quand je lui parle.

— Coucou ma belle, pas de soucis, t'inquiète, il me l'avait signalé. Il ne faut surtout pas que cela te chagrine, je comprends, tu as tes occupations aussi. Au magasin, ça va ?

— Oui eh bien, justement, je dois rester ce soir, je dois terminer l'inventaire et je ne sais pour combien de temps j'en ai encore. Je passerai demain, promis, tu gardes le moral j'espère ?

— Rassure-toi, je n'ai pas l'intention de laisser la faucheuse me cueillir cette nuit. Antoine se retrouve seul avec Anne alors ! Martial s'inquiétait déjà.

— Mais, on dirait que tu manques de confiance en elle, et puis il fête bientôt ses seize ans. Elle gère, je l'ai

prévenue que je ne rentrerai que ce soir, tard, ou peut-être même en pleine nuit.

— Bien, prends garde sur le chemin du retour, les routes ne sont pas éclairées.

— Mais oui papa, soupira-t-elle, je les connais par cœur. Repose-toi bien, je t'aime.

— Moi aussi. Bisous.

Martial avait toujours lutté pour parvenir à prononcer ces trois mots qu'il aimait tant entendre résonner à son oreille. Sans doute son éducation faite à coups de bâton, et puis à son époque, on ne disait pas ces choses-là. Cela signifiait que l'on dévoilait un pan de son être qui exposait une faiblesse. Les hommes se devaient de se montrer durs comme le roc, quitte à ne montrer aucune émotion ; une bêtise que l'on transmettait de père en fils depuis des générations.

La lumière du couloir se projetait en fins rayons dans sa chambre, elle lui permettait sans l'éblouir, de détailler la pièce. Il ouvrit le tiroir de sa table de chevet, en sortit une large blague à tabac d'un cuir épais, élimé par le temps. Elle renfermait son pétun brun préféré. Il manipula la fermeture, bascula le rabat et huma le tabac un long moment. Il forçait sa cage thoracique pour mieux capter tous les parfums, tous les effluves. Repus, il le rangea, sans même un regret, le sourire aux lèvres. Il tenait à cette poche de peau tannée, sa dernière blague comme il aimait la nommer. Une promesse faite à sa femme bien des années en arrière, la remplir, et ne plus jamais en fumer.

À chaque fois qu’il agissait ainsi, un peu comme un défi, il se rappelait son vœu de ne plus jamais goûter à ce poison ; une épreuve pour lui prouver son amour. Pourtant, aujourd’hui, il n’avait plus rien à démontrer, ni même à préserver sa santé, mais à quoi bon se cramer les poumons ?

L’heure qui suivit sembla interminable, il la passa à regarder partir les derniers visiteurs qui cheminaient par son couloir. Il grimaçait souvent en voyant certains traîner les pieds, le mouchoir à la main... Imaginer le désarroi de ces familles, de ces femmes, enfants, lui broyait le cœur. Il aurait aimé éponger leur chagrin, absorber les souffrances de leurs proches. Après tout, quitte à rencontrer la mort, autant essayer de l’empoisonner avec les douleurs des autres, lui filer une overdose de peine, de larmes et de désespoir, dont elle ne se remettrait pas.

L’infirmière de nuit, une créature aux courbes affriolantes, la quarantaine, native du pays, entra dans la chambre.

— Bonsoir monsieur Dufour... Température ! Elle avait lancé ça comme on vend des chouchous sur la plage, d’une voix douce, enjouée, le sourire à l’apogée qui laissait deviner une bienveillance naturelle.

Les femmes du coin possédaient un truc en plus, pensa-t-il, des rondeurs chatoyantes dans le regard et sur les hanches, qui leur donnaient un pouvoir de séduction incroyable sur les hommes du terroir. Martial, tel un vieux cheval, ne se souvenait pas du galop, les ruades une

utopie, mais il aurait aimé se blottir contre son corsage, un instant, juste un câlin pour réchauffer son âme, et trouver le réconfort. Elle s'approcha, déposa le thermomètre sur la table.

Martial ne se priva pas de cette vision qui l'apaisait ; elle portait le chignon comme on arbore une couronne, mettant en évidence ses joues roses à la peau satinée, à peine pubescente. Elle souriait, pas de cette grimace apprêtée pour la circonstance, non, de ces sourires qui nous montrent la beauté des gens généreux d'eux-mêmes pour les autres. La nature, pour parfaire son œuvre, avait pourvu cette grâce digne de Raphaël d'une voix à l'accent des terres du Sud-Ouest. Elle décomposait, sans aucun artifice, les mots en syllabes mélodieuses, aussi douces à l'oreille que les berceuses d'antan.

Le vieil homme se sentait sous le charme. Elle s'adressa à lui et il but ses paroles.

— Comment allez-vous ce soir, monsieur Martial ? Si vous voulez, je vous laisse un cachet pour dormir, prévenez-moi, je repasse dans cinq minutes. Je vous dis à tout à l'heure !

Lorsqu'elle réapparut, un quart d'heure plus tard, elle annonça avec une pointe de malice :

— Et voilà, mon tour est terminé, j'ai gardé le plus beau de mes malades pour la fin. Son petit nez se retroussa tandis qu'elle souriait en rentrant la tête dans les épaules, à la manière d'une enfant qui vient de laisser échapper une grossièreté. Elle poursuivit :

— Voyons voir ! C'est parfait ça ! Elle posa l'instrument, saisit avec douceur le bras de son interlocuteur et lui prit le pouls.

— 80, génial, un compte tout rond, tout comme moi !

Martial qui ne l'avait pas quittée des yeux ébaucha un rictus, hésitant, il se lança :

— Claire, tu sais que j'ai bien connu ton papa, un ami de longue date que j'aimais beaucoup.

— Oui, je me souviens surtout de vos longues querelles lors de vos parties de belote, deux têtes de mules qui cherchaient le dernier mot, ça faisait des étincelles ! Elle renseigna le tableau de la courbe des températures au pied du lit.

— Claire, tu peux me le dire à moi, Martial parlait d'une façon inhabituelle, la voix implorante. L'atmosphère jusque-là détendue se couvrit de nuages. L'infirmière redressa son doux visage, lui sourit les yeux grands ouverts comme lorsque l'on aperçoit un nouveau-né qui vient de s'ouvrir à la vie, signe d'une tendresse qu'elle ne dissimulait pas.

— Que voulez-vous savoir ? s'enquit-elle, faussement étonnée.

— Tu te doutes bien Claire... Le doc, il tourne autour du pot, les autres infirmières, elles évitent de croiser mon regard. Il n'y a que toi qui puisses me dire la vérité, et puis, avec mes sautes d'humeur, tu ne m'enlèveras pas de l'idée qu'ils craignent tous que j'empire et que je devienne une peste. Combien me reste-t-il de temps, Claire ?

Martial restait calme, il fixait la jeune femme dans les yeux, avec l'envie de lui prouver sa sincérité, mais surtout son désarroi. Sans y prêter attention, il joignit les mains, cherchant à assouplir ses poignets, geste qu'il n'avait pas fait depuis des lustres, mais sans équivoque ; il la pria de l'aider.

Elle se rapprocha et prit place dans le fauteuil à ses côtés, elle tournait et retournait les mots dans sa tête :

— Sincèrement, je ne sais pas quoi vous dire. J'ai beaucoup d'estime pour vous, vous le savez ! Elle hésita, puis reprit : comment répondre à une telle question ? Vous me demandez l'impossible, rien n'est jamais figé. Je ne cherche pas à me défilier, l'expérience guide mes paroles, rien n'est jamais perdu ou gagné d'avance. J'ai vu tellement de cas incroyables.

Martial remarqua qu'elle ne le fixait plus, elle avait baissé la tête, cherchant un refuge dans la fuite. Il insista :

— Claire... je ne te demande pas de me condamner, ni de me sauver, je viens de passer mes soixante-douze ans, et tout comme ton père, j'aimerais me trouver chez moi quand la fin arrivera, j'aimerais régler certaines choses avant de m'éteindre. Tu comprends ?

L'infirmière ne souriait plus, un masque de plomb aux traits lourds avait pris place sur son visage, elle se leva d'un coup, se dirigea vers son charriot, qu'elle saisit d'une main ferme.

Martial tenta le tout pour le tout :

— Claire, s'il te plaît !

Elle avança jusqu'à la porte, se retourna et murmura :

— Je vous préviendrai monsieur Dufour, c'est promis, mais pour ce soir, vous devez dormir. Elle referma doucement, laissant le vieil homme dans la pénombre.

L'obscurité ne le gêna pas, loin de la considérer comme une ennemie, il la connaissait et la respectait, comme un cycle bienfaiteur qui permettait à la nature de se reposer, mais aussi comme une petite mort qui se répétait sans fin. Celle d'un papillon, de quelques roses au jardin, d'une saison qui s'efface et d'une autre qui renaît, la nuit préparait au matin et à l'éveil de la vie. Il appuya sa tête sur l'oreiller, ferma les yeux, cherchant à oublier le décor de cette pièce qu'il trouvait dénuée de chaleur. Le noir enveloppait la pièce, mais le sommeil ne viendrait que bien plus tard, il se replongea dans le passé en se remémorant ces dernières années écoulées depuis l'arrivée d'Antoine, à tous les tourments, toutes les tortures de l'esprit, et toutes les tensions accumulées.

Il en revint naturellement au film des événements de ses pensées interrompues.

...

Le chirurgien avait réduit la fracture, Mylène, grâce à cela, avait évité l'opération. Elle resta quatre jours en observation ; des poussées de fièvre avaient inquiété le chef de service. Elle se rendit dès sa sortie chez son père, pressée de retrouver son garçon.

Sa famille patientait depuis une demi-heure sur le quai, quand le train se présenta. Elle descendit du wagon avec peine, un petit sac marin en bandoulière pour tout bagage, et deux béquilles en soutien. Martial se rappelait ce moment, imprimé dans sa mémoire, marqué au fer rouge. Les quelques années qui avaient éloigné sa fille l'avaient également transformée. De ce corps d'adolescente ne restait plus rien, sa mère avait pris possession d'elle dans les moindres détails, la même silhouette. Mylène rayonnait d'une beauté simple, mais envoûtante, elle avait coiffé ses cheveux noirs en une queue de cheval attachée par un ruban de soie rose, cela lui donnait un air sage. Pour la première fois, il la découvrait vêtue comme une femme, elle portait une robe fleurie qu'une fine ceinture de cuir emprisonnait sur sa taille, de larges plis lui caressaient les jambes. Ses grands yeux noisette découpaient la surface lisse de son visage et finissaient de parfaire la ressemblance.

Elle trônait sur le quai, poupée de porcelaine sur son pied de plâtre. Elle qui ne jurait que par les jeans avait dû les ranger au placard. L'émotion des retrouvailles se lisait sur tous les visages.

Mylène, outre les blessures de son corps, en traînait d'autres, bien plus profondes ; son attitude mélancolique et ses humeurs sombres et chagrines ne trompaient pas. Cela désespérait son père qui tenta comme il le put de la consoler. Lui, le pataud, se fendait de gestes insignifiants qui lui coûtaient et le laissaient désarmé. En dépit de cela, il gardait en lui une rancœur

qui ne se dissipait pas, un goût amer tel un poison ; elle était partie avec ce bon à rien, sans l'écouter, et malgré toutes ses mises en garde.

Lui, le brusque, l'acariâtre, s'évertuait à exposer une douceur qui lui faisait tant défaut. Plus jeune, les lourdes besognes de la ferme lui avaient laissé peu de temps pour s'occuper de sa fille. Aujourd'hui, il passait d'un père et d'un grand-père fantomatique à un homme prévenant, débordant d'amour, et gonflé d'un égo protecteur en pleine expansion.

Le vieux paysan, malgré cela, en bon tacticien, avait dressé un plan ; la convalescence de Mylène allait durer quelques semaines, il en profiterait pour la convaincre de ne pas retourner avec Alex et, pourquoi pas, essayer de la pousser au divorce. Il savait qu'il s'attaquait à une tâche ardue, mais baisser les bras ne lui ressemblait pas. Les terres brûlées, dévastées, reverdissaient avec le temps, il suffisait de se montrer patient.

À son arrivée, la rage encore chaude de sa fille contre son mari fut entretenue, alimentée, attisée. Martial, en forgeron qui se respectait, s'attela à nourrir la braise, il martelait l'esprit de Mylène par de petites phrases assassines comme autant de coups de masse sur une âme en peine : *jamais ta mère ni moi n'avons levé la main sur toi, pourtant tu n'as pas toujours été une enfant facile... Imagine le traumatisme qu'a dû subir ton fils... Ne pas s'interposer, c'est devenir complice... Antoine est jeune, as-tu pensé à son développement futur ?... Aimer, ça ne consiste pas à frapper, puis demander pardon...*

L'amour se construit avant tout avec bienveillance et douceur dans le respect de l'autre.

Martial usait de toute sa verve, par petites touches, peignant et dépeignant une fresque que sa fille cherchait à oublier ou à minimiser. Mylène possédait pourtant un caractère fort, du moins il le pensait, raison de sa surprise, car elle avait toujours refusé toute directive imposée par ses parents. Tête de mule, rebelle, elle ne s'en laissait pas compter. Il ne l'imaginait pas tolérer que son garçon se fasse rouer de coups sans réagir, pourtant c'était arrivé.

Il savait qu'il ne devait pas attaquer sa fille de front, mais semer en elle la réflexion, puis l'idée d'une décision ultime, celle de quitter son mari.

Au fil des jours, la confiance entre l'enfant et son grand-père grandissait, elle se muait en une osmose naturelle qui faisait que chacun d'eux en tirait profit. Les longues balades sur le vieux tracteur poussif, les soins quotidiens apportés aux animaux, le jardinage, tout cela les rapprochait. Ils s'observaient avec des étoiles dans les yeux, chacun admirant l'autre.

Antoine était maintenant scolarisé le matin dans la petite école du village, une seule classe pour trois niveaux. Il s'y plaisait beaucoup, et montrait un goût pour l'apprentissage qui rendait fière sa maman. Les progrès se voyaient et chaque jour il partageait ses découvertes.

Martial apprit par Anne que sa fille était venue plusieurs fois pour se livrer et soulager un peu son

fardeau. La gouvernante, malgré l'insistance du paysan, s'était gardée de prodiguer des conseils à la jeune femme. Elle l'écoutait et compatissait, c'était sans doute ce qu'attendait Mylène. La bonne nouvelle, c'était qu'elle reprenait confiance en elle et s'habituaient à l'absence de son mari. D'ailleurs, ce dernier n'avait pas une fois donné signe de vie. Mylène, à plusieurs reprises, avait refréné son envie de l'appeler, surtout à cause de la présence de son paternel.

Les quatre premières semaines se passèrent sans une difficulté, les jours coulaient dans une ambiance que la ferme n'avait pas connue depuis des années. Mylène récupérait bien, elle se déplaçait désormais avec une canne, ce qui lui facilitait la vie. Martial conduisait le garçonnet tous les matins à l'école et laissait de côté la lecture de son quotidien, moment privilégié d'échanges avec Antoine, qui, disait-il, valait bien mieux que quelques nouvelles déprimantes. Anne ne s'en était pas même étonnée, tant le patriarce avait changé.

Des amis au village l'ayant entraperçu avec le petiot avaient eu peine à le reconnaître. Martial, qui d'ordinaire arborait les pattes larges jusqu'au milieu des joues, était rasé de près, Anne lui avait coupé les cheveux bien courts, et surtout désépaissi les sourcils. Le matin, il délaissait ses vieilles combinaisons d'un vert douteux, pour enfiler l'une des chemises à carreaux que sa femme avait amassées, désespérant de les lui voir porter un jour. Mieux, il avait sorti de sa garde-robe une veste en cuir qu'il n'avait jamais mise. Il marchait la tête haute, donnant la main à Antoine, presque le sourire aux lèvres.

Il rayonnait de cette fierté que rien n'égalait, pas même ses médailles glanées pendant la guerre.

À force de côtoyer le petit, Martial réalisait qu'il n'avait pas fait avec sa fille le dixième de ce qu'il faisait avec son Toto. Pressé par le travail, les ennuis de trésorerie récurrents, les journées qui n'en finissaient plus, il était passé à côté de tous ces petits bonheurs ; pas de complicité dans les regards, ni de doux câlins, pas de gros baisers claquants, ni de combats de chatouilles ou d'histoires au coin du feu. Il le regrettait, mais avait-il eu le choix ?

Il n'avait jamais conduit sa fille à l'école, l'avait rarement assise sur ses genoux, et n'avait que quelquefois prononcé un *je t'aime* maladroit, quand elle dormait déjà. Le paysan accusait le coup en silence, et comprenait maintenant à quel point il représentait l'archétype du père absent et transparent. Le soudain départ de Mylène avec ce freluquet parisien s'expliquait sans doute ; ses prises de position à mille lieues des siennes, ses sautes d'humeur, ses résultats moyens pendant sa scolarité et le peu de communication entre eux n'aidaient en rien. Quand il regardait en arrière, il culpabilisait, et n'aimait pas le père qu'il voyait.

Ce moment où il manqua d'empathie pour sa fille en apprenant qu'elle était battue, pire ce sentiment froid et glacial qui lui soufflait à l'oreille qu'elle l'avait un peu cherché, lui revinrent à l'esprit tel un fouet qui claque. Il se sentit odieux, l'âme sale, étriquée. Au final, il ne se trouvait pas beaucoup mieux que son gendre. Certes, il n'avait jamais levé la main sur elle pour la frapper, mais

il ne lui avait presque jamais non plus offert un geste tendre.

Cela lui parut étrange, il avait fallu qu'un petit homme entrât dans sa vie, pour qu'il gratte le vernis craquelé de sa mémoire. Comment en était-il arrivé là ? Il se repentait des erreurs passées, mais on ne rattrapait pas le temps perdu.

Martial se désespéra à trouver le sommeil les nuits suivantes, ruminant mille souvenirs qu'alimentait sa culpabilité, il s'était bien cherché des excuses, mais aucune ne soignait son mal-être, ni ne suffisait à s'absoudre de son manque de présence. Il avait travaillé dur toute sa vie, luttant contre une terre coriace, prenant soin de ses bêtes, s'échinant aux champs, sans jamais un jour de vacances, mais rien ne l'empêchait de prendre quelques minutes chaque soir pour s'occuper un peu de sa fille.

Il était parvenu à chérir son épouse, lui avait prêté de douces attentions, il s'était toujours inquiété de ses besoins, lui avait évité les tâches rebutantes de la ferme. De temps à autre, il avait posé un baiser dans son cou, l'avait félicitée aussi souvent qu'il le pouvait, lui avait crié son amour... il n'était donc pas un homme sans émotions, sans sentiments. Pourtant, il lui semblait, en regardant en arrière, que son cœur manquait de place pour chérir et sa femme et sa fille.

Il se souvenait s'être saigné aux quatre veines pour apporter le bien-être à la ferme, pour répondre aux

besoins incessants de sa fille, sans rechigner, mais aussi sans se rendre compte que les bras d'un père pouvaient être bien plus confortables et sécurisants qu'une nouvelle paire de chaussures.

Martial s'était juré d'essayer de se racheter de ses erreurs, même si on ne rattrape pas le temps perdu, il pouvait changer et prouver à Mylène combien il l'aimait. Il aimait son enfant, il le savait et n'en doutait pas, mais il le lui avait si rarement dit et montré.

Le téléphone retentit dans la maison, un mercredi après-midi, à près de seize heures. Martial s'en souvenait comme si c'était hier, il respirait sa blague à tabac. Anne décrocha et se mit à battre l'air de son bras inoccupé, en de grands gestes, puis tandis qu'elle écoutait, elle pointa le combiné de l'index. Elle articulait à s'en décrocher la mâchoire sans émettre un son. Cette pantomime digne de Marcel Marceau n'avait qu'une raison plausible, Martial le comprit vite, son gendre se trouvait à l'autre bout du fil. Ce jour se comptait parmi les plus radieux, le soleil caressait la campagne, Mylène poussait en douceur le petiot sur la balançoire du vieux chêne, leurs éclats de rire qui parvenaient jusqu'à la cuisine et la joie qu'ils véhiculaient furent soudain anéantis. Martial, le cœur palpitant, se saisit du téléphone, Alex voulait parler à sa femme. L'échange ne dura pas, fait de mots entrechoqués réduits à leur plus strict sens, le vouvoiement s'imposa aux deux hommes :

— Est-ce que je peux parler à Mylène ?

— Mylène n'est pas là, lâcha l'homme de la maison d'une voix sèche.

— Je suis sûr que si, passez-la-moi s'il vous plaît.

L'envie d'insulter et de menacer le gringalet brouilla ses idées, mais il se reprit.

— Elle ne veut plus vous parler. N'appellez plus c'est compris ! Plus jamais !

Martial se doutait bien que cela ne suffirait pas à s'en débarrasser tant que ces mots ne viendraient pas de sa fille. Mais il avait tenté ce moment d'esbroufe.

Alex bredouilla un semblant d'excuses, mais ajouta tout de même qu'il se permettrait de rappeler une autre fois. Martial remportait cette joute verbale, mais n'en tirait aucun contentement. Pendant la courte conversation, il n'avait pas quitté des yeux la balançoire, hypnotisé par la scène.

Il patienta jusqu'au lendemain pour en parler à sa fille. À sa grande surprise, elle ne lui en tint pas rigueur, mais elle arbora un sourire, signe qu'elle était satisfaite qu'Alex eût fini par appeler. Cela inquiéta Martial.

Le comportement de Mylène changea à partir de ce jour précis, elle se mit à arpenter la cuisine de long en large, sursautant au moindre bruit. À l'évidence, elle n'attendait qu'une chose, que le téléphone sonnât encore. Les petites phrases acides de son père n'eurent plus aucun effet sur elle, la fièvre et l'envie de parler à son mari la gagnaient et elle ne pouvait le cacher. Martial s'en attrista, mais il ne se sentait pas de taille à lutter.

Une semaine plus tard, un matin, tandis que l'agriculteur se trouvait au pré, Mylène put enfin se réjouir. Alex

venait aux nouvelles. Anne, qui se trouvait dans la pièce, n'entendit rien de la discussion qui fut très courte, mais elle en informa son employeur. Martial ne s'en étonna pas, mais on le vit le reste de la journée le visage fermé et le verbe rare.

Alex multiplia les appels, plus longs, avec des rires parfois grotesques qui inquiétaient le paternel. Pour ne pas entendre la conversation, il sortait et se rendait sous le porche du hangar. Là, on l'entendait fendre le bois comme à ses belles années, il revenait suintant de sueur, le muscle saillant, mais calme.

Un soir, Mylène attendit que la gouvernante eût fini son service pour entamer une discussion avec son père. Elle avait couché Antoine, qui toute la journée au grand air, ne luttait pas pour trouver le sommeil. Martial se doutait que ce moment viendrait, déjà depuis plusieurs jours il le craignait. La fille de la maison se confondit en excuses, l'œil brillant, la voix chevrotante, mais elle était décidée ; elle ne pouvait pas imaginer vivre sans son mari.

Ce dernier avait fait amende honorable, il promettait de ne plus jamais recommencer, lui avait confessé tout son amour, ses nuits sans dormir, ses larmes et ses pleurs. Contrairement à Martial, lui, le beau parisien, était parvenu à souffler les mots qui soignaient les plaies du cœur et qui effaçaient les souvenirs de celles du corps. Il avait murmuré les paroles et les suppliques que Mylène attendait.

Le père, qui avait déjà mille fois pensé à ce moment, n'avait opposé aucune résistance, aucune désapprobation, conscient de ses propres erreurs, il battit sa coulpe à son

tour. Des regrets lui échappèrent, maladroits, hésitants, mais criants de sincérité. Mylène se leva, et enlaça son père comme jamais elle ne l'avait fait. Elle semblait heureuse, elle allait retrouver un conjoint et gagner un père. Ils restèrent toute la soirée ensemble, à discuter de tout, sauf d'Alex.

Le lendemain, elle entama une nouvelle conversation avec Martial, elle lui indiqua qu'elle avait appelé son mari depuis la cabine du village, et qu'elle voulait parler d'Antoine. Cette longue séparation avec Alex et les événements regrettables, avait-elle ajouté, avaient semé la graine du doute dans son esprit. Elle allait reprendre la vie de couple avec lui, en douceur, mais elle pensait qu'il était trop tôt pour qu'Antoine rentre avec elle, il fallait qu'elle se rassure avant. Elle fit une proposition à son père, courageuse, Antoine resterait avec lui jusqu'aux grandes vacances, mais en échange, Martial devait accepter qu'elle revienne de temps à autre avec Alex, pour qu'il retisse des liens avec son fils.

Martial se sentit le couteau sous la gorge, comment refuser ? Pour lui, garder le petit restait le plus important, au moins il serait en sécurité. Il espéra une seconde que le retour de sa fille auprès de son mari se passerait mal, peut-être le quitterait-elle ? La mort dans l'âme, il accéda à sa requête, tout en faisant bonne figure.

Mylène quitta la ferme deux jours plus tard, après de longues et difficiles explications avec son fiston. Elle lui détailla ce qui allait se passer, et Antoine sembla comprendre. Il avait saisi le fait qu'il restait avec son papi, dans cette école qu'il aimait tant, et à la campagne.

L'appartement familial parisien ne semblait pas lui manquer. De plus, le matin même, son grand-père lui avait annoncé une grande nouvelle, l'ânesse *Coquette* allait bientôt mettre bas, et c'est l'enfant qui choisirait le nom du petit être. Antoine, tout excité, trouva que l'on ne pouvait trouver meilleure raison de rester.

Le matin du départ de sa fille, Martial douta de sa capacité à s'occuper d'un garçon de cet âge. Certes, Anne travaillait là, et veillait en cas de besoin, mais il craignait un cauchemar, ou une crise en pleine nuit. Compréhensive, elle dormit cette nuit-là à la ferme.

Le lendemain, *Coquette* donna des signes d'agitation, elle marchait dans son enclos, se couchait et se relevait sans cesse. Puis, elle s'allongea, cette fois sur la paille fraîche qu'avait disposée le paysan dans un coin sous le porche. Martial, qui ne vivait pas sa première naissance sut que l'événement arriverait bientôt. Il n'était jamais simple chez les ânes de détecter quand pointait ce moment magique, mais il connaissait bien sa bête. Trois ans auparavant, elle faisait son dernier petit. Martial qui la trouvait fatiguée, se jura qu'elle ne mettrait plus bas. Malheureusement, un jeune mâle qu'il avait gardé en pension avait dû la saillir l'année dernière.

L'ânesse commençait à prendre de l'âge, elle approchait les 18 ans, et un tel effort à cet âge risquait de la tuer. Dans l'après-midi, la poche des eaux sortit et se creva. Martial courut pour assister l'ânesse qu'il chérissait, il laissa Antoine avec sa nounou dans la cuisine, la vue depuis ce poste d'observation suffisait amplement. Quand

le paysan arriva sur place, la tête dépassait déjà ainsi que les antérieurs.

L'accouchement se déroula sans problème, il s'agissait d'un mâle, un ânon beau comme une peluche, le regard vif, et les jambes de coton. *Coquette* se releva et Martial sortit son couteau ; il coupa le cordon avec une pointe de fierté.

Il laissa la mère avec son petit et rentra se doucher, sans oublier au passage d'informer Antoine sur le fait qu'il devait trouver un prénom pour un ânon, un jeune mâle vigoureux.

La décision fut prise pendant le repas, plusieurs propositions avaient fait leur apparition, Antoine regorgeait d'idées, Anne et son papi l'avaient un peu aidé. L'on choisit Popeye. L'enfant était ravi, et Anne qui resta là cette nuit encore eut du mal à le coucher.

Les beaux jours se profilaient, Mylène donnait de ses nouvelles de façon régulière, elle se montrait enthousiaste et sa relation avec son mari semblait la combler. Elle était venue seule pendant un long week-end à la ferme, les bras chargés de cadeaux qu'Alex offrait à son garçon. Les liens familiaux s'étaient resserrés, et la joie de vivre régna dans la maison pendant ce long week-end.

Martial avait invité son petit-fils, son *Toto* comme il le nommait maintenant, à découvrir le jardinage. Les premiers semis, faits de terre, de graines et de poudre magique, avaient amené une première cueillette de radis,

les laitues montraient le bout de leur nez, et les premières fleurs des fraisiers annonçaient une récolte abondante.

L'enfant s'était approprié un nouvel espace de jeu, mais surtout un nouveau monde, peuplé de vers de terre, de doryphores machiavéliques, de coccinelles enchantées, de chenilles poilues et de processions de fourmis. Accompagnant son papi, il fouillait le sol de son bâton de pèlerin, à la recherche de quelque monstre immonde qu'il prenait dans sa main de géant. Il organisait des courses d'escargots sur la carapace desquels le paysan apposait une couleur différente.

Antoine, observateur, apprenait à reconnaître les oiseaux. D'entre tous, celui qui l'intriguait le plus se nommait le pivert, sa crête rouge et son vol remarquable entre mille, lui permettaient de l'identifier avec facilité. Le garçon lâchait un cri dès qu'il en apercevait un.

Son grand-père, d'humeur taquine, lui avait fait croire que son vol, fait de montées et descentes ondulantes, était dû au fait que le pivert mangeait toujours trop, ce qui rendait comiques ses déplacements aériens.

Quant aux imposantes buses qui trônaient sur les hautes branches des noyers, elles devenaient des aigles immenses, pouvant soulever un enfant pour l'emmener dans des pays magiques.

Dans un vieux pommier au fond du jardin, envahi de lierre et de mousses, Martial décida d'ériger une cabane. Cela deviendrait le repère d'Antoine, il trépignait, il allait avoir sa maison dans les arbres. Le petit ne rechignait pas à la besogne ; il tirait sur les lianes,

tenait les outils, apportait une planche, passait les clous. L'élaboration se déroulait à merveille, dans la liesse et l'enthousiasme.

Quand l'enfant observait son grand-père, ses yeux brillaient d'étonnement, il se transformait tour à tour en un magicien savant, un ami des animaux qui savait leur parler, un génie du bricolage, ou parfois un ours mal léché au grand cœur. Ces deux êtres étaient devenus inséparables, le plus petit suivait le plus grand, qui lui, sans cesse, regardait derrière lui, une chaîne d'amour concentré.